

## Hommage à Louise Viger (1940-2018)

Gilles Daigneault

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90312ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Daigneault, G. (2018). Hommage à Louise Viger (1940-2018). *Les écrits*, (153), 5-7.

GILLES DAIGNEAULT

*Hommage à Louise Viger (1940-2018)*

*De la petite veilleuse, j'aime l'idée qu'elle éclaire un peu de mur. Elle donne de la lumière, mais peut-être est-elle là aussi pour faire voir l'obscurité qui nous entoure? Peut-être est-ce ce que l'humain fait avec un objet d'art, quel qu'il soit : voir, faire voir la densité, les contours, les traces d'obscurité. Quand il n'y a pas de veilleuse, elle peut être terrible, cette obscurité en soi et autour de soi.*

MARTINE AUDET

Le vrai hommage à Louise, il était dans le numéro 151 des *Écrits* (automne 2017), en des jours meilleurs : un dossier de quelque soixante-cinq pages, avec plus de trente illustrations, un bouquet de dix-sept textes rassemblés par Denise Desautels autour de l'œuvre de cette grande artiste. Tous les poètes pressentis avaient accepté avec enthousiasme l'invitation d'écrire à partir des artéfacts de la lectrice la plus prolifique du monde des arts visuels au Québec, celle qui *passait* sa vie – il va falloir vivre avec cet imparfait! – à dévorer les livres et à raconter *en sculpture* (comme on dirait « en prose » ou « en français »), et avec une justesse et une sensualité inouïes, des histoires qui n'avaient jamais un rapport univoque avec celles – réduites parfois à quelques mots – qui les avaient inspirées. Un juste retour des choses, donc, et des pages à relire!

L'ouvrage fut lancé chez nos amis de la librairie Le Port de tête, et ce fut un moment de grâce. Ce soir-là, Louise se

disait aussi heureuse que si on lui avait attribué le prix Paul-Émile-Borduas... dont elle restera un des ratés. Trop discrète pour les jurys successifs de « la plus haute distinction décernée par le gouvernement du Québec à un artiste pour l'ensemble de son œuvre dans le domaine des arts visuels ». Trop modeste aussi : « Avant de créer et pour créer, bien des artistes aujourd'hui sont amenés à s'inventer des modes nouveaux, parfois paradoxaux. Quant à moi, je n'invente pas de nouvelles formes. Mais j'aime faire surgir des phénomènes nouveaux par le biais du choix d'un matériau inusité allié à des formes familières qui ne lui sont pas apparentées. » Comme si ces matériaux et ces formes apportaient avec eux une sorte de mémoire sensible qu'il *ne s'agirait que* de mettre au jour ! Il vaut mieux se reporter à ces mots de Borduas, au moment de son exposition culte à l'Ermitage : « Le chant est la vibration imprimée à une matière par une sensibilité humaine. Cela rend cette matière vivante. C'est de là que découle tout le mystère d'une œuvre d'art : qu'une matière inerte puisse devenir vivante. » Louise parlait peut-être trop volontiers de ce que sa création partageait avec « les brodeuses, les dentelières, les tricoteuses et les tisserandes »...

Or, ça n'était jamais aussi simple. J'ai eu la chance de voir naître et grandir la sculpture *in situ*, colossale et éphémère, *Fantasmes, rêveries et chagrins de cauchemar : 4000 bréchets*, que Louise installa, toujours discrètement, dans un grand bouleau solitaire sur le mont Royal, l'espace de l'été 2004. Bien sûr, il y avait l'histoire concrète de ces 4000 bréchets : « Des litres de bouillon de poulet plus tard, disait-elle d'abord avec un sourire, sécher, gratter, percer, teindre, vernir trois fois chacun des bréchets recueillis. Et mailler. » Puis, plus sérieusement : « Des bouts d'os mêlés à des sommets, des fils noués par des obsessions, du temps et du soin bordés par de

grands bréchets en miroir. Des serres de métal ajustées à du souffle. Il faut ensuite grimper au tronc d'un très grand bouleau en noir et blanc. Se poser sur sa cassure. Montrer ses fanons de baleine. Fermer les yeux comme la mort. Voir rouge.» Si je cite autant les paroles de la sculptrice, c'est qu'elle savait y faire autant avec l'écriture qu'avec les autres matériaux...

Les visiteurs de l'exposition *Artefact 2004 – Sculptures urbaines* n'ont pas oublié cette installation dont Louise parlait souvent comme de son œuvre la plus importante (ce qui était beaucoup dire en l'occurrence). Elle aimait l'idée que son improbable artefact devenait de plus en plus polysémique en vivant dans la seule mémoire des personnes qui en avaient fait l'expérience, qu'il donnait juste assez de lumière, comme les lucioles de sa murale à quelques mètres de laquelle elle est morte au CHUM, comme la petite veilleuse dont parle Martine Audet en épigraphe...

Louise a travaillé jusqu'au dernier moment. En témoigne avec éclat, pour l'instant, son œuvre *Je m'attarde parfois auprès des autres endormies* (un beau titre emprunté à la poète France Mongeau), présentée dans le cadre de la Biennale nationale de sculpture contemporaine à Trois-Rivières.



Photo Richard-Max Tremblay, 2009